

Relations

RELATIONS

Livres

Number 821, Summer 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/102329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2023). Review of [Livres]. *Relations*, (821), 65–68.



**LA FIN DU NÉOLIBÉRALISME.
REGARD SUR UN VIRAGE
DISCRET**

CLAUDE VAILLANCOURT
ÉCOSOCIÉTÉ, COLLECTION
POLÉMOS, MONTRÉAL, 2023, 200 P.

À LA CROISÉE DES CHEMINS

Claude Vaillancourt est écrivain et essayiste en plus d'être engagé socialement, notamment au sein de l'organisation altermondialiste ATTAC-Québec, dont il est président. Depuis plus de 20 ans, son cheval de bataille est l'emprise du néolibéralisme sur la société et ses effets délétères sur le lien social, le bien commun, les services publics et la culture. Ce parcours convainc de porter une attention particulière à son dernier essai. D'ailleurs, la qualité de son analyse et son souci de clarté en font une œuvre pédagogique remarquable pour qui cherche à comprendre notre époque, à grands traits bien brossés, à travers ses enjeux de société les plus cruciaux.

La thèse de l'auteur est que le règne sans partage du néolibéralisme – décrit avec précision et concision autant comme une idéologie que comme une politique économique – est définitivement derrière nous. La crise écologique et climatique de plus en plus éprouvée, couplée aux conséquences de la récente pandémie de la COVID-19, l'a discrédité pour de bon. Le roi est nu : la fausseté de ses dogmes suivis à l'aveugle (libre-échange, financiarisation et privatisation à tous crins, fiscalité bienveillante pour les riches et ruissellement de la richesse vers le bas) est dévoilée au grand jour, ainsi que ses effets tragiques sur la société, aux antipodes des solutions requises devant l'urgence écologique.

Ainsi, le mur de l'idéologie dominante, sur lequel la gauche n'a cessé de se fracasser durant des décennies sans même l'ébranler, se fissure de lui-même jusqu'à chambranler. Caractérisée par un flou idéologique, la période actuelle serait celle d'un postnéolibéralisme – un néologisme quelque peu alambiqué, mais qui traduit bien le présent état d'incertitude. Or, pour l'auteur, cette brèche dans le système capitaliste est une véritable « chance » pour la gauche altermondialiste et pour les mouvements sociaux de faire progresser leurs visées émancipatrices.

Vaillancourt n'est pas naïf. Le capitalisme est loin d'être en péril. Les transnationales – pharmaceutiques, extractivistes, technologiques – et les institutions financières sont plus puissantes que jamais. Ce sont encore elles qui orientent les choix politiques, économiques, sociaux et culturels, et donc l'avenir des sociétés. Mais leur image a terni. Leur pouvoir

dorénavant sans mystification ni justification est ainsi vécu de plus en plus comme une domination. C'est là leur talon d'Achille, selon l'auteur, une autre fissure par laquelle la gauche peut, politiquement, faire avancer ses pions.

Ce plaidoyer teinté d'optimisme et de volonté s'appuie sur le fait que ce temps d'incertitude est aussi une croisée des chemins. Parmi ceux qui se présentent à nous, il y a, d'abord, celui de la continuité du « néolibéralisme déliquescant, mais encore vigoureux » (p. 189), qui ne peut être évidemment que catastrophique, et celui, plus inquiétant encore, de la « grande régression destructrice » (p. 94) menée par une extrême droite décomplexée prônant la radicalité libertarienne, jumelée à un autoritarisme nécessaire à sa mise en œuvre.

Vient ensuite le chemin qui prévaut actuellement, celui d'une « gauche » libérale embourgeoisée, sorte d'amalgame sans saveur de la droite, du centre droit et du centre gauche, tournant le dos au néolibéralisme, mais qui propose en retour des mesures sans mordant, nous entraînant vers la catastrophe, comme les deux chemins précédents, mais, cette fois, sur une pente douce. Se dessine enfin la voie chère à l'auteur, la seule pour lui qui soit viable, celle d'une gauche qui ne gère pas à la pièce les symptômes de la crise sociétale et écologique, mais qui prend à bras-le-corps ses causes profondes. C'est celle des grands changements à la hauteur des défis de notre temps, misant sur la transition écologique, la distribution des richesses, une fiscalité progressive, ainsi que sur la lutte contre la surconsommation, la financiarisation et la culture abrutissante promue par les GAFAM de ce monde. L'auteur est conscient que cette voie est la moins probable des quatre, les élites financières y voyant la vraie menace à leur ordre du jour – la croissance destructrice et le tout-au-profit.

Seule la vitalité des mouvements sociaux peut surmonter cet obstacle. Encore faudrait-il pour cela qu'ils dépassent leurs divisions et qu'ils fassent de la lutte pour l'écologie « la mère de toutes les luttes » (p. 196), sans laquelle les autres seraient vaines.

Jean-Claude Ravet



**PEDRO ARRUPE.
UN RÉFORMATEUR DANS
LA TOURMENTE**

PIERRE EMONET

BRUXELLES, ÉDITIONS JÉSUITES,
2022, 256 P.

UNE VIE AU CŒUR DU XX^E SIÈCLE

Ancien provincial des jésuites de Suisse et écrivain, Pierre Emonet propose ici une première biographie en langue française de Pedro Arrupe. Figure marquante de l'histoire récente de la Compagnie de Jésus, Arrupe en a été le supérieur général entre 1965 et 1981. Fossoyeur de la Compagnie pour les uns, fondateur de celle-ci pour les autres, ce religieux basque – tout comme Ignace de Loyola – a en fait « ramené la Compagnie de Jésus à l'esprit des origines pour l'introduire résolument dans la postmodernité ».

L'ouvrage s'intéresse en premier lieu à la jeunesse d'Arrupe : né dans une famille bourgeoise de Bilbao, il interrompt ses études de médecine pour épouser la vocation jésuite. Or, la guerre civile le force à compléter sa formation jésuite en exil, en Belgique. Sitôt ordonné prêtre, il est envoyé aux États-Unis, où il mène des recherches en éthique biomédicale, à l'heure de l'eugénisme. Désirant depuis toujours se faire missionnaire, il part au Japon en 1938 et y deviendra maître des novices et provincial des jésuites. Installé à Nagatsuka, près du centre-ville d'Hiroshima, il survit « miraculeusement » au bombardement nucléaire, puis transforme le noviciat en hôpital de campagne pour y accueillir et y soigner les personnes blessées.

La biographie s'attarde ensuite aux années au cours desquelles il exerce son mandat de supérieur général de la Compagnie de Jésus. Préparé par ses nombreux voyages dans plusieurs pays, Pedro Arrupe est façonné par l'esprit de renouveau qui souffle sur l'Église catholique à l'heure du concile Vatican II. C'est ainsi que, sous sa direction, l'engagement pour la justice devient l'un des traits distinctifs de l'identité et de l'action jésuites dans le monde, afin de répondre aux défis que posait la croissance de l'athéisme marxiste, des inégalités sociales et des violences perpétrées par les escadrons de la mort contre les défenseurs de l'option préférentielle pour les pauvres, en Amérique latine. Pour Arrupe, cet engagement allait de pair avec une intense vie de prière, un retour aux origines de la Compagnie de Jésus et une fidélité créatrice aux intuitions prophétiques d'Ignace de Loyola : il s'agissait dès lors pour les membres de la Compagnie d'être contemplatifs dans l'action, enracinés dans une foi

profonde et capables de faire face aux défis apostoliques de leur siècle.

Finalement, ce livre montre les résistances et les jeux de coulisses qu'a suscité son leadership jugé trop décentralisé. Des jésuites conservateurs, depuis l'Espagne franquiste et la Pologne communiste, ne lui pardonneront pas le décret 4 approuvé lors de la 32^e Congrégation générale, tenue à Rome en 1975, qui définit la mission jésuite comme « le service de la foi dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue ». Les papes Paul VI et Jean-Paul II s'immisceront par la suite dans la direction de l'Ordre des jésuites, inquiets des « tendances sécularisantes » et marxisantes animant certains milieux jésuites et déplorant la « faiblesse » supposée du leadership d'Arrupe.

Celui-ci remettra sa démission à Jean-Paul II en 1981, après qu'une hémorragie cérébrale l'ait cloué à son lit et rendu aphasique, lui qui était polyglotte. Le pontife polonais y répondra par la mise sous tutelle de la Compagnie de Jésus entre 1981 et 1983. Malgré la grogne, celle-ci continuera pourtant d'honorer – et ce, jusqu'à aujourd'hui – les intuitions prophétiques, confirmées par le pape François, du père Arrupe, qui se dirige vers la béatification.

L'ouvrage d'Emonet porte d'ailleurs l'empreinte de cette démarche de canonisation, sa prose adoptant par moments les codes littéraires de l'hagiographie, tout en présentant Arrupe comme une victime de la malveillance de ses adversaires. Cela ne porte cependant pas ombrage à cette réflexion passionnante sur la trajectoire d'Arrupe, qui fait écho, à sa manière, aux débats actuels sur la synodalité et la nécessité que l'Église soit attentive aux « joies et espoirs, tristesses et angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent » (*Gaudium et spes*, 1).

Frédéric Barriault



S'ENGAGER EN AMITIÉ

CAMILLE TOFFOLI

MONTRÉAL, ÉCOSOCIÉTÉ,
COLLECTION RADAR, 2023, 134 P.

LETTRE D'AMOUR À L'AMITIÉ

Quelle est la place de l'amitié à l'âge adulte ? Dans *S'engager en amitié*, l'essayiste Camille Toffoli fait un vibrant plaidoyer en faveur de ces relations trop souvent sous-valorisées dans la société. Placées au centre de nos vies durant l'enfance et l'adolescence, les amitiés tendent à être relayées au second plan à l'âge adulte. Dans cet essai, Toffoli remet en question cette norme d'organisation sociale selon laquelle la famille ou le couple devrait constituer le pôle de notre vie affective et de l'engagement à long terme. Depuis une perspective féministe, l'autrice se porte à la défense des amitiés, celles profondes et inconditionnelles susceptibles de représenter une dimension fondamentale des besoins d'intimité et de soutien.

En sept courts chapitres et au moyen de récits de son expérience personnelle, de ses réflexions à partir de lectures ou de films, ainsi que par le biais d'entrevues, Toffoli souligne « combien l'amitié peut influencer notre identité et notre quotidien » (p.13) en plus d'avoir le potentiel de transformer le monde dans lequel nous évoluons. L'essai explore donc à sa façon ces potentiels de changement, de croissance personnelle ou de groupe, ainsi que de résistance, que peut apporter une plus grande valorisation des relations amicales dans nos choix de vie.

Certains chapitres traitent spécifiquement de l'amitié entre femmes. L'auteure déboulonne ainsi le mythe voulant que les amitiés féminines soient plus compliquées. Au contraire, s'engager dans une amitié entre femmes, quand elle est libérée de la compétition issue du sexisme ambiant, permet de lutter contre ce même sexisme et de bâtir une plus grande solidarité. Dans le chapitre « Les amitiés qui sauvent la vie », par exemple, Toffoli, sur la base de son expérience personnelle, raconte comment l'amitié sans jugement reçue d'autres femmes lui a permis de sortir, à son rythme, mais à temps, d'une relation intime toxique et violente avec un ancien copain, au moment même où elle s'isolait des autres.

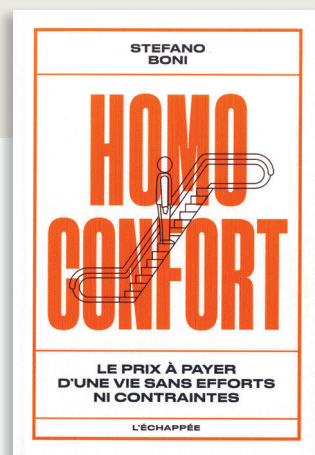
La bienveillance qui naît au sein de groupes d'amies est aussi un aspect abordé dans l'essai. Une entrevue avec Evans, Nicholas et Maxy, du collectif

Bout du Monde – groupe composé de cinq garçons afrodescendants qui se suivent depuis des années – montre que la confiance envers des amis proches permet d'apprendre à mieux se connaître et à devenir de meilleurs humains. L'effet positif que peut avoir le groupe sur un individu est aussi abordé dans un chapitre consacré à la culture du roller derby.

Les autres chapitres se penchent enfin sur des amitiés qui défient les normes sociales. Le quatrième, qui porte sur la colocation choisie entre amies à l'âge adulte, prend une couleur particulière quand on le place dans le contexte de la crise du logement. Selon les témoignages, cette expérience peut être très riche et même un choix politique... en plus de permettre d'économiser et de partager certaines charges mentales, comme les tâches ménagères. Autre sujet incontournable : doit-on éviter de mélanger désir et amitié ? Selon l'autrice, « en voulant trop ranger les différents types de liens humains dans des cases hermétiques, on se prive de moments significatifs » (p.104). Pour terminer, le livre aborde le cas des amitiés en ligne, pouvant faire partie intégrante de la vie sociale des gens et permettre de bâtir des liens tout aussi solides qu'en personne.

La nouvelle collection Radar des Éditions Écosociété s'adresse à un public adolescent ou jeune adulte, ce qui se reflète dans la structure et le ton de l'essai. Par exemple, des termes comme « non-binaires », « sororité », « stéréotypes » ou « masculinité » sont expliqués en marge du texte. Le livre intéressera néanmoins les publics de tous âges : d'une part, pour porter un regard neuf sur les amitiés des jeunes que l'on côtoie ; d'autre part, pour se questionner de façon critique, même en tant qu'adulte, sur la thématique de l'amitié. Quelle place lui accorde-t-on dans nos vies ? Crée-t-on assez d'espaces et de temps pour entretenir ou développer nos réseaux amicaux ? S'engager en amitié invite justement à s'engager pour les autres, à être présentes, à réévaluer les normes sociales qui encadrent les liens amicaux que l'on entretient. Autant de bonnes raisons de parcourir cet ouvrage avant de l'offrir au public visé.

Fannie Dionne



**HOMO CONFORT.
LE PRIX À PAYER D'UNE
VIE SANS EFFORTS
NI CONTRAINTES**

STEFANO BONI

PARIS, L'ÉCHAPPÉE, 2022, 256 P.

LES PIÈGES DU CONFORT

Le confort, fleuron de la vie moderne, est un mot équivoque : tantôt il signifie un état de bien-être, tantôt il est synonyme de passivité ou de prison dorée. Au sens étymologique, il renvoie à l'action d'alléger la douleur et la fatigue. C'est un peu au carrefour de ces différentes significations que se trouve l'idée de confort critiquée par Stefano Boni dans cet essai. L'objectif de l'anthropologue italien n'est pas de diaboliser le confort, mais plutôt de problématiser le rapport au monde qu'il sous-tend afin de mieux comprendre l'évolution récente de l'humanité : que perd-on avec le confort ? Qu'est-ce qui s'est atrophié avec cette quête continuelle et consensuelle de bien-être matériel et psychologique, nous amenant à fuir toute expérience potentiellement désagréable et à dépendre de plus en plus de la facilité qu'offrent les nouveaux outils technologiques ? La réponse est simple : ce sont les liens avec soi, avec les autres et surtout avec le monde organique.

L'*Homo confort* serait apparu à la fin des années 1950, alors que la multiplication d'infrastructures en tout genre a rendu accessible à tous et toutes un mode de vie qui était auparavant le privilège des nantis. Mais une fois nos besoins essentiels comblés, pourquoi en voulons-nous toujours plus ? Si notre demande de confort n'a pas de limites, c'est parce qu'elle est subordonnée à la croissance économique et que la cohorte d'objets intelligents qui envahissent notre vie fait sans cesse reculer notre insatisfaction. On le devine, cet essai s'inscrit dans le courant de la critique radicale de la modernité, de l'industrialisme, du consumérisme et de la technologie, suivant les pas d'Illich, d'Ellul, d'Anders et de Latouche, que l'auteur cite d'ailleurs régulièrement. L'originalité du livre de Boni est de proposer une perspective phénoménologique de la vie quotidienne et, plus particulièrement, une réflexion sur l'appauvrissement de notre expérience sensible. En témoigne notamment le chapitre intitulé « Les cinq sens aujourd'hui », où l'auteur montre comment la disparition progressive de rapports sensoriels directs avec la matérialité du vivant affecte notre présence au monde, nos sens dialoguant désormais davantage avec des objets technologiques ou industriels.

Plus loin, l'auteur soutient que la recherche d'un bien-être absolu est une nouvelle modalité du confort contemporain afin de « contrebalancer les effets nocifs du confort sans limites » (p.151). Par exemple, l'effort physique quotidien étant désormais plutôt limité, de nouvelles modalités de réactivation du corps sont nécessaires et menées comme une entreprise individuelle de perfectionnement. Cet effort réimplanté dans une abondance de techniques de soi largement tournées vers l'image corporelle est aussi une réponse à l'injonction morale et esthétique d'être en forme, surtout de paraître en forme, preuve de réussite et de statut social. Alors, afin de sentir son corps exister, l'*Homo confort* fait du jogging avec ses AirPods, pratique le yoga à toutes les sauces et s'entraîne dans un gym rempli de commodités. Et pour renouer avec la nature, il part faire des excursions qui devront idéalement... être « instagrammables ».

En rappelant que le confort des uns suppose généralement l'exploitation des autres et le saccage de la nature et en mettant en lumière ses dommages collatéraux pour la condition humaine, Boni soulève des questions fondamentales qui dérangent. Le confort est tellement omniprésent dans nos vies qu'il est difficile d'imaginer un monde où il serait moindre. De plus, s'en prendre au confort ne reviendrait-il pas à scier la branche sur laquelle nous reposons ? Dans la postface de cette version traduite en français, l'auteur répond aux critiques qui lui ont été adressées à la suite de la première édition publiée en italien (2014), notamment celles de faire l'apologie de la fatigue ou de la pauvreté et de sous-estimer les apports de la science et de la technologie. Il se fait aussi l'écho d'initiatives conviviales permettant de résister à l'hypertechnologie ambiante et de reconquérir un peu du pouvoir politique que nous avons délégué à des instances extérieures (scientifiques, industrielles, étatiques) en contrepartie du confort. Assurément, cet ouvrage qui foisonne de références (dont plusieurs sont toutefois en italien) est une lecture vivifiante pour qui souhaite réfléchir à une transition écologique digne de ce nom.

Anne-Marie Claret